

DE LA POSSIBILITÉ DE L'UNITÉ DES ÉTUDES DE LA SIGNIFICATION. REGARD CRITIQUE SUR L'ANALYSE SEARLIENNE DES ACTES DE DISCOURS.

Franck Viviane BEUGRE

Enseignant-Chercheur

Université Félix Houphouët-Boigny

vbeugr@yahoo.fr

Résumé

L'usage de la parole est un acte si ordinaire que lorsque nous parlons, nous ne réalisons pas que nous utilisons une réalité complexe. Les mots pour dire les choses nous viennent facilement et parler nous semble la chose la plus évidente. Gottlob Frege, Bertrand Russel, Ludwig Wittgenstein ainsi que les positivistes logiques, ayant pris conscience de cette complexité du langage et surtout de l'enjeu qu'il représente en termes de connaissance se sont engagés dans son étude. Les résultats de leur analyse ne feront pas l'unanimité du fait de leur incomplétude. L'idée de présenter une théorie qui explique le fonctionnement du langage dans son entièreté conduira Austin et Searle, premiers opposants des philosophes ci-dessus-cités, à s'investir dans l'analyse pragmatique du discours. Leurs travaux bien que différents et surtout enrichissant ne sont malheureusement pas plus complets que ceux de leurs prédécesseurs. Nous comprenons donc comme pouvait le signifier Searle, lui-même, que sans abstraction il n'y a pas de systématisation. En d'autres termes, c'est un leurre que de vouloir en une théorie dire la diversité qui se dégage de la pratique linguistique.

Mots clés : *Acte de langage, Signification, théorie générale, l'ilocution, règle sémantiques, principe d'expressibilité, l'interlocution.*

Abstract

The use of speech is such an ordinary act that when we speak we do not realize that we are using a complex reality. The words to say things come easily to us and speaking seems to us the most obvious thing. Gottlob Frege, Bertrand Russel, Ludwig Wittgenstein as well as the logical positivists, having become aware of this complexity of language and especially of the challenge it represents in terms of knowledge, have engaged in its study. The results of their analysis will not be unanimous because of their incompleteness. The idea of presenting a theory that explains the functioning of language in its entirety will lead Austin and Searle, first opponents of the abovementioned philosophers, to invest themselves in the pragmatic analysis of discourse. Their work, although different and above all enriching, is unfortunately no more complete than that of their predecessors. We therefore understand,

as Searle himself could mean, that without abstraction there is no systematization. On other words, it is a decoy to want to say in a theory the diversity that emerges from linguistic practice.

Keywords: *Speech act, Meaning, General theory, Illocution, Semantic rule, Principle of expressability, Interlocution.*

Introduction

La présente recherche menée sous l'intitulé « de la possibilité de l'unité des études de la signification : regard critique sur l'analyse searlienne des actes de discours », vise à porter un regard critique sur les travaux effectués par Searle en ce qui concerne les actes de langage. Les actes de langage sont dans la philosophie du langage, selon les concepteurs Searle et Austin l'initiateur, un concept unificateur, un concept synthétisant, qui traduit de façon globale les diverses manières de signifier dans le langage. Mais L'idée que pose Searle à travers ses travaux et qui nous amène à prendre avec beaucoup de réserves ceux-ci consiste, en ce que sa théorie des actes de langage, contrairement aux théories de la signification qui ont précédés la sienne, constitue une théorie générale de la signification des énoncés. De ces théories, il s'agit bien évidemment des théories logicistes de la signification à savoir : celles initiées par Frege et Bertrand Russell, puis développées par Wittgenstein et les positivistes logiques et même celle d'Austin. La question que nous nous posons au regard de ce fait, est bien celle de savoir ce qui peut bien distinguer la théorie de Searle de celles de ses devanciers, particulièrement celle d'Austin, pour que la sienne, contrairement à celle d'Austin, soit générale, surtout quand on sait que tous deux s'inscrivent dans le même élan de pensée.

Austin et Searle, il faut le dire, élaborent, tous deux la même théorie : celle des actes de langage et ce, en vue d'apporter un plus aux théories logicistes de la signification des énoncés. Pour ces deux Auteurs, toutes les théories développées sur la question du sens des énoncés sont insuffisantes. Elles n'offrent pas de réponses qu'on pourrait attendre d'une théorie comme celle de la signification. En construisant la leur, ils pensent pallier ce défaut.

Considérant qu'Austin et Searle partagent la même conviction qu'à travers une étude des actes de langage il est possible de fournir une explication plus complète des façons de signifier dans le langage, il est

donc important pour nous de savoir les raisons pour lesquelles Searle se démarque d’Austin. Pourquoi estime-t-il que sa théorie, contrairement à la théorie des actes de langage d’Austin, à la valeur d’une théorie générale de la signification ? A-t-elle vraiment, comme il le pense, la valeur qu’il lui accorde ? Sa théorie ne constitue-t-elle pas elle aussi une étude inachevée des actes de langage ? Si oui, une théorie générale de la signification s’avère-t-elle vraiment possible ? Quelle conclusion devrions-nous alors tirer de ces échecs répétés ?

La réponse à ces interrogations dans le cadre de la présente recherche porte sur trois grandes parties. La première partie est consacrée à l’analyse austinienne des actes de langage. Dans cette partie, il nous sera donné de comprendre les origines du concept d’« acte de langage » ainsi que le sens qui lui est propre. La deuxième partie porte sur la théorie des actes de langage élaborée par Searle. Nous y montrons l’originalité de la théorie de Searle et faisons état de sa conviction à présenter une théorie unifiée des actes de discours. Dans la troisième partie intitulée « les causes de l’échec du projet searlien », vu que nous ne partageons pas l’idée de Searle d’avoir réussi à mener à son terme le projet d’Austin, nous évoquons, à partir du traitement des actes de langage indirects mené par l’auteur, lui-même, ce qui, pour nous, constitue les limites de son analyse.

Tout au long de notre travail, l’hypothèse que nous vérifions est que la possibilité de mettre sur pieds une théorie unifiée de la signification des énoncés est une illusion. Les différentes tentatives à réaliser ce fait ont été toutes des échecs. Ni Austin ni Searle ne parviennent à ériger, comme les philosophes du paradigme scientifique, une théorie générale de la signification des énoncés. Pour nous, leurs échecs respectifs semblent constituer la preuve que la quête d’une théorie unifiée, qui rende compte des divers aspects de la signification dans le langage est une illusion

1. La théorie austinienne des actes de langage.

La théorie austinienne des actes de langage, sur laquelle s’ouvre le corps de notre analyse, nous instruit sur le contenu de la théorie dite des actes de langage. Elle nous en livre le contexte d’émergence et les caractéristiques qui lui son propre.

1.1. Le contexte d'émergence de la théorie.

La théorie de la signification développée par Austin prend sa source dans l'« illusion descriptive » et, pourrait-on dire, son intérêt pour le langage ordinaire.

1.1.1. L'illusion descriptive.

L'« illusion descriptive » est l'idée selon laquelle les énoncés dans le langage sont employés à seule fin de décrire des états de faits et que les seuls énoncés pourvus de sens sont ceux dont on peut dire qu'ils sont soit vrais soit faux. C'est en 1955 à Harvard, lors des conférences dénommées « William James Lectures », qu'Austin évoque cette idée. Elle est à l'origine du concept d'acte de langage. Austin en fait mention dans ses travaux pour montrer que, depuis longtemps les philosophes se sont mépris sur la fonction réelle du langage. C'est dans son ouvrage *Quand dire, c'est faire*, paru en 1962, ouvrage où sont regroupées les douze conférences qu'il prononça à Harvard, que l'auteur expose ce qui constitue son point de vue. Comme il le mentionne dans sa première conférence « Les philosophes ont trop longtemps supposé que le rôle d'une « affirmation » ne pouvait être que de « décrire » un état de choses, ou d'« affirmer un fait quelconque », ce qu'elle ne saurait faire sans être vraie ou fausse » (J. L. Austin, 1970, p. 37).

Pour Austin, ce ne sont pas toutes les affirmations qui sont faites en vue de décrire la réalité. Car certaines d'entre elles contiennent des mots qui ont un objectif autre que la description. En effet, écrit-il :

« On en est venu à voir que bon nombre de mots forts embarrassant, insérés dans des affirmations apparentes descriptives ne servent pas à indiquer un caractère supplémentaire et particulièrement étrange de la réalité qui est rapportée, mais à indiquer (je ne dis pas à rapporter) les circonstances dans lesquelles l'affirmation est faite ou la façon dont il faut la prendre et autres choses de ce genre ». (J.L. Austin, 1970.p.38-39).

Les énonciations de ce type n'assurent pas une fonction descriptive. Elles peuvent avoir pour but soit, de dire ce que l'on ressent à la vue des choses, pour exprimer des intentions, soit pour susciter des effets sur autrui. Elles ne sont ni vraies ni fausses et cela ne

fait pas moins d'elles des énonciations pourvus de sens. Elles véhiculent un sens au même titre que les énonciations dont le but est de relater des faits. Leur particularité tient au fait qu'elles servent principalement à accomplir des actions. Le penseur qui n'a d'intérêt que pour les sciences ne peut se rendre compte d'une telle réalité. Il faut aussi avoir le regard tourné vers la vie de tous les jours pour s'en apercevoir. Dans la vie de tous les jours, le langage ne s'emploie pas de manière scientifique, il s'emploie plutôt de manière ordinaire.

1.1.2. L'intérêt pour le langage ordinaire.

Austin est un philosophe qui a manifesté de l'intérêt pour le langage ordinaire. Il était convaincu le langage ordinaire est la meilleure voie d'accès au réel. Pour comprendre les phénomènes qui existent autour de nous, il nous faut nous laisser guider par ce langage. Il offre une diversité d'expressions que n'offre pas dans le langage scientifique. Le langage scientifique est univoque, alors que le langage ordinaire est équivoque. Cette équivocité peut, par moment, semer la confusion dans les esprits du fait du caractère ambigu de certaines expressions, toutefois il représente bien plus un avantage pour les usagers du langage car, pour la multitude des situations auxquelles l'on pourrait faire face dans la vie, il existe une multitude d'expressions capables de traduire chacune d'elle. Les locuteurs ont la possibilité, en fonction de l'idée qu'ils entendent communiquer, d'opérer un choix parmi les expressions qui se présentent à eux. Le langage scientifique n'offre pas aux locuteurs cette possibilité de choix et ce faisant détourne l'attention sur l'extraordinaire diversité des faits de la vie. Le langage ordinaire offre beaucoup plus de subtilité qu'on ne pourrait l'imaginer. Il faut s'y fier, nous assure Austin, non pas aveuglément, « mais comme un maître érudit et qu'on a tout avantage à interroger ». (G.Lanes, 1970, p.14.)

Austin valorise ainsi le langage ordinaire. Cette valorisation est ce qui lui permet d'ouvrir les yeux sur l'existence des énoncés ni vrai ni faux. Pour montrer que ces énoncés ainsi que ceux admis par les positivistes logiques se valent et que la seule différence réside dans le rôle que jouent ceux-ci, Austin établie deux distinctions essentielles dans sa théorie. Ces distinctions que nous aborderons dans le point suivant se trouvent être les éléments caractéristiques de sa théorie

1.2. Les caractéristiques essentielles de la théorie.

Les traits essentiels de la théorie des actes de langage d'Austin résident dans les deux distinctions que sont : la distinction constatif-performatif et la distinction locution-illocution-perlocution.

1.2.1. La distinction constatif-performatif.

La distinction constatif-performatif est le premier élément caractéristique de la théorie des actes de langage d'Austin. Austin emploie le terme « constatif » pour désigner d'une part, la classe des énoncés dont le rôle est de représenter la réalité. Les énoncés de cette classe sont dit vrai ou faux. Le performatif lui, est employé, d'autre part, pour représenter la classe des énoncés dont le rôle est d'accomplir des actions. Les énoncés performatifs sont dit heureux ou malheureux. A travers cette distinction entre énoncés constatifs et énoncés performatifs, Austin met en exergue la double fonction qu'assurent les énoncés dans le langage. Pour lui, cette double fonction du langage, les défenseurs de la conception représentative du langage que sont les positivistes logiques, ainsi que leurs inspirateurs, ne l'ont pas perçu. La raison en est que seul leur importait la dimension cognitive du langage. En effet, Ils ne cherchaient dans les énoncés que tous ce qui avait rapport avec la connaissance, le réel. Un énoncé qui ne se rapporte pas à un fait de la réalité n'a chez ses penseurs aucune valeur, scientifiquement parlant. « Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné » (R.Carnap, H.Hans, Otto Neurath, 1985, p.173).

De la thèse positiviste de la signification à la théorie des actes de langage que mène Austin, il s'opère donc un changement. Ce changement est relatif au cadre de l'analyse. L'on passe de la théorie de la connaissance à la théorie de l'expressivité. Ce nouveau cadre, pour Austin, est plus approprié car il prend en compte les divers paramètres qui se dégagent de la pratique linguistique. Les concepts de « sens », de « référence » et de « dénotation », y sont analysés, mais également ceux de « contexte », d'« intention », de « locuteur », y trouvent une place tout aussi importante. Une étude du langage qui se veut sérieuse et complète ne peut pas ne pas se faire sans une prise en compte réelle de ces concepts. Austin, se voit ainsi dans l'obligation de renoncer à la distinction constatif-performatif au profit de la distinction plus

générale de locution-illocution-perlocution: deuxième élément caractéristique de sa théorie.

1.2.2. La distinction locution-illocution-perlocution

Maintenir la première distinction, pour lui, c'était comme admettre qu'il faille avoir deux études différentes du langage : une qui se préoccuperait de la référence des signes et une autre qui se préoccuperait des actes de langage. A partir de la distinction locution-illocution, pour Austin, une synthèse de ses deux approches du langage est possible. Elle pose qu'il n'y a pas d'un côté, des énoncés qui servent à dire et d'un autre côté, des énoncés qui servent à accomplir des actes. Tout dire, finalement constitue un faire, mais des faire de natures différentes. La locution consiste en l'acte de dire simplement, l'illocution, est l'acte accompli en disant quelque chose, et la perlocution, l'acte suscité par le fait de dire. Parmi ces distinctions, Austin accorde plus d'importance à la distinction locution-illocution car c'est par elle qu'il entend réformer les théories logicistes de la signification.

Après avoir posé que tout énoncé sert à accomplir des actes de langage, Austin s'emploie désormais à dégager les conditions de réalisation des actes de langage ; ce qui le conduit à la classification de tous les actes que l'on peut accomplir dans l'usage de la parole.

Searle à la suite d'Austin cherche lui aussi à décrire les circonstances dans lesquelles les actes de langage se réalisent. Néanmoins, il rend son approche originale en mettant un point d'honneur à dégager les règles qui régissent les actes de langage. Cette originalité de l'approche Searlienne est celle-là dont rend compte la deuxième partie de notre travail.

2. Signification et actes illocutionnaires dans *Les actes de langage* de J.R. Searle.

La théorie des actes de langage que développe Searle se traduit par une rupture d'avec la théorie des actes de langage d'Austin et une réorientation de celle-ci.

2.1. La rupture entre Searle et Austin.

La rupture qui s'opère entre les travaux de Searle et ceux d'Austin sont à deux niveaux précis. Il s'agit de la contestation de la distinction locution-illocution et de l'introduction dans la théorie du concept de « règle »

2.1.1. La distinction locution-illocution comme premier point de rupture.

« La distinction locution/illocution, sauf là où elle recouvre l'opposition entre le contenu propositionnel et la force, n'est pas justifiée : elle se réduit dans le meilleur des cas à une distinction triviale qui ne nécessite pas l'adoption d'une nouvelle terminologie. » (F. Recanati, 1981, p.236).

Ces propos de Searle, retranscrit par François Recanati, montre que Searle ne conçoit pas l'idée d'une distinction entre les actes locutoires et les actes illocutoires. La distinction en elle-même ne tient pas, hormis le fait qu'elle permet de comprendre la différence entre la valeur d'un énoncé et le sens de celui-ci. Pour Searle, la force illocutoire d'un énoncé fait partie de la signification et c'est d'ailleurs ce qui justifie la distinction entre les « performatifs primaires » et les « performatifs explicites » établie par Austin lui-même. Ce serait pour Austin nier cette distinction que de poser que la force illocutoire se trouve en dehors de la signification. Les couples performatifs primaires-performatifs explicites vient en remplacement de la distinction constatifs-performatifs, puisque désormais tout énoncé sert à accomplir des actions. Les « performatifs primaires » désignent le nouveau terme pour dire les « constatifs ». Ils ne comportent pas de marqueur de force illocutoire comme les performatifs explicites, ce qui donne à penser qu'ils ne constituent que des actes locutoires (sens et référence). Or, Austin semblait reconnaître aux énoncés constatifs une certaine valeur illocutoire bien que ne comportant pas de marqueur de force. La force qu'ils comportent comme le faisait remarquer Austin, se perçoit par des indicateurs pragmatiques véhiculés par la phrase elle-même ; ce qui fait d'eux des performatifs, mais des performatifs non explicites. Searle réagit à ce niveau précis :

« Si le sens locutionnaire d'un énoncé inclut, comme le laisse entendre Austin, les indicateurs pragmatiques véhiculés

par la phrase et donc la force illocutionnaire associée à la modalité de celle-ci, alors énoncer une phrase, et donc la force illocutionnaire associée à la modalité de celle-ci, alors énoncer une phrase avec un certain sens locutionnaire, c'est automatiquement l'énoncer avec une certaine force. Tout acte locutionnaire est donc un acte illocutionnaire et la distinction austinienne s'évanouit. » (F. Recanati, 1981, p.236).

Austin se contredit. Tantôt le sens locutionnaire possède une force (par le biais des indications pragmatiques qu'elle véhicule. Tantôt, pour lui, la force se présente comme séparée de la signification. Pour Searle, dans l'intention communicative du locuteur se trouve liée d'une manière où d'une autre aux éléments linguistiques employés. Ce fait ne peut se présenter autrement, vu que l'un des buts premiers de la communication est de permettre la compréhension des propos émis.

La distinction locution-illocution par laquelle Austin se propose de recadrer les théories logicistes de la signification, non seulement n'est pas justifiée, mais elle ne saurait permettre une systématisation de la théorie des actes de langage. En distinguant l'acte locutoire de l'acte illocutoire, Austin plutôt que de supprimer la distinction entre le dire et le faire la laisse tranchée, ce qui entraîne que l'étude des actes illocutoires ne se réduit pas à l'étude de la signification conventionnelle des énoncés.

2.1.2. La notion de règles sémantiques : second point de rupture.

La notion de « règle » rendue explicite dans les travaux de Searle se perçoit nettement dans l'hypothèse qu'il pose dès l'entame de ses travaux. Selon cette hypothèse, « la pratique d'une langue équivaut à l'adoption d'un comportement régit par des règles qui, selon chaque cas, déterminent la signification des énoncés » (M.M. Carrilho, 1994, p. 383). Il faut ici entendre que les règles sont au fondement des actes de langage. Ils sont ce sur quoi s'appuient les usagers du langage pour accomplir des actes de langage. Comme tel, ils méritent une attention particulière. Austin commet une grave erreur en n'en faisant pas cas. Il lui reproche cela. Les actes de langage ne peuvent être compris que si l'on parvient à saisir ce qui en constitue le fondement. De plus cette notion de règle lui inspire la possibilité de présenter une théorie générale des actes de langage dans le sens où elle lui permet d'unir les

signaux linguistiques aux intentions. Parler conformément aux règles, c'est accomplir des actes de langage bien définis.

2.2. Vers la réalisation du projet austinien.

La réalisation du projet Austinien est le rôle que s'est assigné Searle. Il compte y parvenir par l'établissement d'un principe important : le principe d'exprimabilité.

2.2.1. Le principe d'exprimabilité : un concept réconciliateur.

« Tous ce que l'on peut vouloir signifier peut être dit » (J.R. Searle 1972, p.55). Tel est le principe d'exprimabilité. Il pose que la parole peut être rendue toujours de façon explicite et, pour Searle, il n'y a pas de raison qu'elle ne le soit pas. Si l'un des buts de la communication est d'emmener l'auditeur à reconnaître le message qui lui est transmis et qu'avec la parole explicite ce but est réalisé plus facilement, il n'y a pas de raison d'user de tournure linguistique pour exprimer notre intention. La parole explicite est le modèle de parole idéal pour l'expression des pensées. C'est donc à partir de ce modèle de parole que Searle érige sa théorie. Il lui permet de montrer qu'une étude de la signification des phrases n'est pas différente d'une étude des actes de langage. Déterminer la signification d'une phrase dans le cas de la parole explicite revient également à en déterminer l'acte illocutoire. En cela précisément une étude des actes de langage se réduit à l'étude de la signification des phrases.

Par le principe d'exprimabilité donc, Searle parvient à réconcilier les deux approches de la philosophie du langage. Le principe allie, à la fois, le contexte de l'énonciation (concept privilégié de l'analyse pragmatique du langage) et le sens de l'énoncé (concept privilégié de l'analyse sémantique du langage). La combinaison de ces deux études étant effective, Searle pense avoir réussi à mener à son terme le projet austinien: la construction d'une théorie générale voire globale de la signification des énoncés. Mais penser ainsi, n'est-ce pas aller trop vite en besogne ?

2.2.2. Le principe d'exprimabilité un concept non englobant.

La théorie de Searle pose, certes, à travers l'idée du principe d'exprimabilité, la synthèse des deux aspects du sens des énoncés, mais elle est encore loin, à notre sens, de constituer une théorie générale de

la signification des énoncés. En effet, la parole explicite, à laquelle il s'adosse pour expliquer le fonctionnement du langage n'est qu'une des formes des expressions dans le discours. À côté, il y a aussi la parole implicite dont il faut tenir compte. Ce mode d'expression est aussi régulièrement utilisé par les usagers du langage. Si une explication du fonctionnement du discours doit être faite, celle-ci devra se faire conformément aux deux modes d'expressions existants. Searle semble avoir pris la pleine mesure de ce fait. Son analyse ne peut être tenue pour achever tant qu'une partie des actes illocutoires demeurera dans l'ombre. C'est pourquoi, en 1981, Searle fait paraître sous le titre *et expression*. Le thème qui y est traité est celui des actes de langage indirects. Dans cette œuvre, il affirme que ce thème n'a pas reçu de traitement systématique parce qu'il fallait au préalable rendre compte des cas où le locuteur s'exprime simplement. Les cas les plus complexes ne pourront être compris que si les cas les plus simples sont mis en lumière. L'ayant fait, il procède à un traitement des cas les plus complexes, ce en vue de compléter sa première théorie. Mais nous estimons à ce niveau précis que là ce traduit davantage tout l'échec de son projet. La troisième partie de ce travail nous éclaire sur ce fait.

3. Les causes de l'échec du projet searlien.

L'étude des cas complexes de discours que mène Searle, même si elle constitue un complément à l'étude de la signification directe des énoncés ne permet pas à Austin de parvenir à bout du projet Austinien et cela pour deux raisons majeures.

3.1. Du traitement isolé des cas complexes de discours comme limite première.

Une théorie générale de la signification s'entend comme une théorie qui présente les divers aspects de la pratique linguistique et non pas comme un assemblage de plusieurs théories. L'analyse des actes de langage indirects que fait Searle donne lieu à une nouvelle théorie des actes de langage en ce sens qu'il repose sur un modèle théorique différent.

3.1.1. Le modèle théorique de Sens et expression.

Faire une analyse isolée des cas où le locuteur s'exprime indirectement répond à un souci de systématisation. Comme pouvait le mentionner Searle, lui-même, sans abstraction il n'y a pas de systématisation. Il était important pour le besoin de la théorie, de traiter les cas les plus simples avant de venir à bout des cas les plus complexes. Le sens de l'abstraction ici est clair : il sera question dans l'analyse des actes de langage indirects d'un modèle théorique différent de celui des actes de langage directs. En effet s'exprimer directement ne constitue pas la même chose que s'exprimer indirectement. Les deux modèles reposent sur des concepts différents. Si le premier est basé sur les notions de règles sémantiques et de principe d'exprimabilité, le second fait appel aux éléments que sont les principes généraux de la conversation, l'information factuelle d'arrière-plan et une théorie des actes de langage. Sans ses éléments et la capacité de l'auditeur à faire des inférences contextuelles, il serait difficile, voire impossible, de comprendre un acte de langage accompli indirectement.

A travers ses éléments, Searle met en lumière le fonctionnement des actes de langage accomplis indirectement. Il pense ainsi apporter définitivement une explication complète du fonctionnement du langage. Certes l'explication est maintenant plus étendue, elle prend en compte les actes de langage accomplis indirectement, mais à notre avis, elle ne permet toujours pas à Searle de mener à son terme le projet d'Austin dorénavant le sien puisque, ce dont il est question c'est la présentation d'une théorie qui soit une synthèse des toutes les façons par lesquels signifient les locuteurs et non pas de présenter différentes théories de la signification des énoncés.

3.1.2 L'élaboration de deux théories distinctes de la signification.

L'analyse des actes de langage directs et celle des actes de langage indirects, tous deux reposant sur des systèmes théoriques distincts, constituent, en réalité, deux théories distinctes de la signification : une théorie dont la signification des phrases se réduit au sens des expressions linguistiques et une autre dont le sens des phrases excède le sens des expressions linguistiques. Ces deux théories traduisent la distinction que faisait Austin entre la locution et

l'illocution. Le fait qu'elles soient exposées séparément par Searle révèle, à notre sens, leur caractère irréductible. Austin n'avait donc pas tort de distinguer la locution de l'illocution. Considérer, comme Searle, que cette distinction est la base de l'échec du projet d'Austin, c'est aussi considérer que sa tentative à ériger une théorie générale de la signification est, elle aussi, un échec ; puisque cette même distinction, il la rétabli à travers les expositions successives de la théorie des actes de langage directs et celle des actes de langage indirects.

Face à une telle réaction Searle peut laisser comprendre que son analyse des actes de discours constitue une théorie générale de la signification, non pas uniquement parce qu'il complète sa première théorie exposée dans *Les actes de langage*, mais parce que la seconde théorie qui vient en complément de la première, se présente comme une synthèse des deux théories à la fois. En clair, la théorie des actes de langage indirects à elle seule tient lieu d'une théorie générale, en ce sens que les règles au moyen desquelles l'on parvient à la compréhension des actes de langage directs sont aussi un moyen par lequel l'on en vient à la saisie des actes de langage indirects. A ce niveau de l'analyse, Searle estime qu'on ne peut plus lui reprocher d'avoir présenté une analyse incomplète de la signification. Mais est-ce vrai ? Nous pensons qu'il est toujours possible de le lui reprocher et ce, en nous servant des analyses de certains auteurs.

3.2. Les limites selon Francis jacques et Wittgenstein.

Francis Jacques et Austin nous instruisent sur des faits tous aussi importants dans l'échec du projet Searlien de la signification.

3.2.1. Les limites selon Francis jacques.

Selon Francis jacques, la théorie des actes de langage élaborée par Austin et Searle se veut être une théorie qui synthétise les deux dimensions du langage, la sémantique et la pragmatique, pourtant elle ne se trouve vraiment axée que sur une seule à savoir : la dimension sémantique. Elle fait le silence sur ce qui dans les actes de langage tel qu'asserter, questionner, répondre, renferme un rapport bilatéral à autrui, une relation indéclinable. Or il n'y a pas une étude plus pragmatique que celle-là. La pragmatique consiste certes dans la relation des signes aux usagers des signes, mais aussi et surtout dans la relation discursive. Les actes de langage ne sont pas accomplis à l'état

isolé. Le plus souvent, c'est à l'intérieur des conversations entières où les locuteurs sont interaction verbale que ceux-ci sont accomplis. L'étude des actes de langage donc n'est pas, dans ce sens, une étude pleinement pragmatique comme veulent le faire croire Searle et Austin. Pour mener résolument l'étude des actes de langage sur le plan pragmatique, il aurait fallu, selon Francis Jacques, que Searle s'intéresse à l'étude de l'interlocution dans le discours. Cet objet d'étude leur aurait permis de découvrir l'existence d'un autre type de règles (à côté des règles sémantiques) dont dépend également le sens des énoncés : les règles pragmatiques, qui sont d'ordre structurales et stratégiques.

Avec ces règles, le sens d'un énoncé dans la conversation ne dépend pas des conditions qui le confirment ou le réfutent, il dépend plutôt d'une stratégie gagnante. L'établissement de ce sens, permet à Francis Jacques d'élargir le cadre théorique de la signification des énoncés. Il l'étend, mais sans toutefois, lui aussi, parvenir à une synthèse complète. En effet, la théorie des jeux par laquelle il explicite le phénomène interactionnel ne permet pas une analyse des intentions des locuteurs. Il est vrai qu'elle unifie les différents concepts relatifs aux différentes approches du langage, mais elle se limite à une description extérieure des faits. Les paroles prononcées par les partenaires au cours des échanges sont uniquement celles-là qui sont prises en compte dans l'analyse.

La conception que nous avons de l'idée d'une théorie générale de la signification, au stade de notre analyse, est qu'il est impossible de construire une théorie qui offre à la fois les divers aspects du discours. Les travaux menés par le second Wittgenstein en sont une confirmation.

3.2.2. Les jeux de langage wittgensteinien comme preuve de l'irréductibilité des contextes de la signification.

Le concept de « jeux de langage » est de Wittgenstein. Il l'a initié afin d'opérer une rupture d'avec lui-même mais aussi d'avec toutes les conceptions linguistiques qui posent le jeu de l'unité. Il est selon lui, l'un des premiers philosophes du langage dans le *Tractatus logico-philosophicus* à avoir pensé qu'on pouvait donner le fonctionnement du langage à partir de la forme de la proposition. Il se méprenait, peut-on le comprendre dans les *Investigations philosophiques*. Vouloir comprendre le fonctionnement du langage à partir de la forme générale

de la proposition nous fait perdre de vue les diverses facettes qu'il regorge. Le concept de « jeux de langage » avec les notions de « diversité » et d'« irréductibilité » qui le caractérisent nous ouvre les yeux sur les aspects variées et irréductibles des choses, particulièrement dans le cas du langage. Dans le cas de notre analyse, il nous permet de réaliser que la possibilité d'une théorie générale de la signification relève d'un mythe.

Conclusion.

C'est une illusion que de penser pouvoir saisir comme en une formule les divers aspects de la pratique linguistique. L'unité de la pratique linguistique aurait pu être une réalité si les divers aspects du langage présentaient tous un élément commun. Il n'y a pas d'élément qui leur est commun. Chaque aspect se présente dans sa particularité et c'est dans cette particularité qu'ils forment un tout à savoir : le langage. Nous retenons, au terme de ce travail, que la diversité est enrichissante. Les différents auteurs que nous avons parcourus, avec leurs différentes théories, dans leur tentative à vouloir unifier les diverses facettes du langage, nous ont permis de comprendre le langage, cette réalité que nous utilisons au quotidien. Il nous paraît tellement évident parce qu'habituel et pourtant nous ignorons beaucoup de lui. Il faut s'en approcher pour découvrir l'univers qu'il représente.

Bibliographie

AUSTIN John Langshaw, (1970), *Quand dire, c'est faire*, Traduit de l'anglais par Gilles Lane, Paris, Éditions du Seuil, collection « L'ordre philosophique ».

Carrilho Manuel Maria, (1985), « La pragmatique ou l'action par le langage » in Michel Meyer, *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, PUF.

GILLE. Lanes, (1970), « Introduction », in *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.

Hans Hahn, Otto Neurath, Rudolph Carnap, (1985), « La conception scientifique du monde », in *le Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Presses Universitaires de France, « Philosophie d'aujourd'hui ».

RECANATI François, (1981), *Les énoncés performatifs*, contribution à la pragmatique, Paris, les Editions de Minuit, 287P.

SEARLE John Rogers, (1972), *les actes de langage essai de philosophie du langage*, traduit de l'anglais par Hélène Pauchard, paris, Hermann, collection « savoir ».

WITTGENSTEIN Ludwig, (1961), *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, introduction de Bertrand Russell, Gallimard.